**Françoise Héritier : « À mes yeux d'anthropologue, les religions révélées sont le berceau de l'intolérance »**

Propos recueillis par Florence Quentin

**Françoise Héritier**. Ethnologue et anthropologue (1933-2017), elle n'a cessé de déconstruire les idées reçues sur le masculin et le féminin. Parmi ses derniers ouvrages : Au gré des jours (Odile Jacob, 2017), Hommes, femmes : la construction de la différence (Le Pommier, 2010), Le Sel de la vie (Odile Jacob, 2012).

Si Françoise Héritier se méfiait du message des religions du Livre et de leur aspect flagellant, l'ethnologue avouait adhérer au sacré à sa manière, et en éprouver la sensation davantage devant un tableau du Greco ou en pleine nature. (Le Monde des Religions n° 56, novembre-décembre 2012)

On connaissait l'anthropologue disciple de Lévi-Strauss à qui elle succéda au Collège de France - où elle poursuivit et développa sa théorie sur la parenté - mais aussi l'intellectuelle exigeante qui s'est penchée avec une remarquable acuité sur la domination masculine dont elle pense qu'elle est « encore partout ». Mais Françoise Héritier était aussi engagée dans le débat social, notamment pour la cause des femmes et pour les droits des plus démunis. À travers un petit traité inattendu de l'art de la joie, Le Sel de la vie (Odile Jacob, 2012), l'anthropologue dévoile en filigrane certains aspects méconnus d'une vie féconde, comme son enfance dans une famille « catholique mais pas pratiquante », ou encore sa rencontre avec les cultures animistes qui l'ont ouverte à une autre dimension du sacré.

**Dans la liste de vos grands et petits bonheurs, vous dites avoir « été touchée par la grâce de la toute petite église de Baugy ». Cette émotion est-elle la trace, même lointaine, d'une éducation religieuse ?**

À proprement parler, non. Je suis effectivement née dans une famille catholique qui n'était pas très pratiquante, à vrai dire. Mes parents et moi-même allions à l'église seulement pour les grandes fêtes annuelles. À ce propos, je me souviens de la traditionnelle messe de minuit, que nous suivions à l'église Saint-Augustin, à Paris, quand j'étais jeune fille. Dans mon souvenir, je l'associe au cantique Minuit chrétien et à la rue du Général-Foy qui, dans ces années-là, était encore pavée en bois. Sous la neige, c'était une vraie luge où nous glissions. Tous ces éléments réunis contribuaient au parfum particulier de ce jour... Le souvenir s'est estompé mais la mémoire sensuelle du corps parle toujours. Quant à mon éducation, elle s'est déroulée jusqu'à mon adolescence chez les soeurs Saint-Charles, au cours Sévigné, à Saint-Étienne, où nous habitions pendant la guerre. Mais pour mes parents, qui avaient eux-mêmes fait leurs études à l'école privée (mon père avait été élevé chez les frères Ignorantins de Paray le Monial), un quelconque conflit avec la laïcité n'entrait pas en ligne de compte dans leur décision. Pour eux, il s'agissait plutôt de s'inscrire, de nous inscrire dans une tradition. Mon père et ma mère étaient issus de cette paysannerie, qui respectait la règle du jeu en vigueur dans leur milieu social. Oui, à bien y réfléchir, il s'agissait plus de la transmission des bons usages que d'une ouverture à la dimension sacrée de l'existence. Ainsi, j'imagine qu'ils auraient été étonnés si j'avais voulu entrer dans les ordres. À vrai dire, je n'ai jamais eu avec mes parents de conversations essentielles sur les sujets spirituels. Disons que chez nous, la religion était « une rassurante habitude »...

**Est-ce que l'enseignement des écoles confessionnelles a eu une influence sur votre regard d'anthropologue ?**

Ma formation m'a plutôt conduite à me méfier, à prendre les choses pour ce qu'elles sont. Ce qui m'importe, en tant qu'anthropologue, c'est de chercher l'universel sous l'apparence bigarrée des usages. Et de tenter de comprendre des mécanismes, plutôt que de soumettre les objets étudiés à un système de classification ou à des lois morales normatives. Ainsi, la religion est à mon sens une inscription culturelle, elle fait bien partie du champ de la culture, mais elle ne définit pas l'identité de chacun. Pour autant, la culture religieuse fait partie du charme désuet de l'enfance. Les cours de catéchisme, les retraites, tout cela avait pour moi un côté très prosaïque, un aspect ludique, ajouterais-je. J'y associe d'ailleurs ce qui fut pour moi un « événement fondateur » : c'est en surprenant le dialogue entre la mère supérieure et l'aumônier de l'école que j'ai perdu la foi. J'avais 12 ans et la teneur de cette conversation, au ton pontifiant, m'a frappée par son ridicule mais aussi par l'air de componction doublé de mépris du prêtre qui affirmait à la religieuse : « Vous êtes là pour éduquer les corps et les esprits, mais moi je m'occupe des âmes ! »

**Vous dites qu'enfant, en parcourant Histoire d'une âme, de Thérèse de Lisieux, vous avez été séduite par des mots « lourds de mystère » comme « consomption », par exemple. N'avez-vous jamais été tentée de lire ces femmes indomptables que furent les grandes mystiques chrétiennes ?**

J'avoue que je les ai ignorées : c'est sans doute une sorte d'infirmité de ma part ! D'autant que je peux comprendre les visions extatiques, comme celle que connut Thérèse d'Avila, et que le Bernin a remarquablement restituée dans le marbre de la transverbération de sainte Thérèse d'Avila. Alors, oui, dans ce cas précis, je saisis le sens de l'expérience individuelle. Mais pas celle qui est récupérée par l'institution. De plus, j'ai en horreur tout ce qui est flagellant dans les religions. Et quelles qu'elles soient, cet aspect se retrouve souvent dans celles du Livre. Je ne puis adhérer au message des religions révélées : elles sont apparues à un moment récent de l'histoire de l'humanité avec l'idée d'un dieu unique, créateur, et qui ne permettait pas la coexistence ni avec les autres dieux, ni avec des systèmes de pensée animistes. À mes yeux d'anthropologue, les religions révélées, celles du Livre, sont le berceau de l'intolérance et j'allais presque dire, de l'extrême violence. Elles conduisent à des attitudes excessives où même des personnes qui ont eu la chance d'accéder à la connaissance et à la rationalité scientifique récusent celles-ci au nom de la foi. Prenez Todd Akin, ce candidat républicain qui se présente à la vice-présidence aux États-Unis : il affirme que la vie étant sacrée, l'avortement est interdit même en cas de viol, car le corps des femmes, dans un processus intime spectaculaire, empêcherait la conception de se faire en cas de viol « véritable » ! Comment peut-on, dans l'état de nos connaissances, proférer de telles âneries au nom de la foi et vouloir en imposer les conséquences aux autres qui ne la partagent pas ? Cela est profondément inadmissible.

**« Se plaire dans l'atmosphère des cimetières de petites villes à la Toussaint » : cette image, qui traverse votre dernier opus, parle-t-elle de votre rapport à nos fins dernières ?**

Une fois encore, pas dans le sens où les religions révélées l'entendent : il y a chez elles l'idée de salut, mais aussi celle de « résurrection » ou celle d'un possible paradis, au ciel, comme si tout le bien de la vie était à venir, non pas sur terre mais dans un monde dont nous ne connaissons rien. On parle même de la « vallée de larmes » qu'est censée être l'existence sur terre ! Je me plais dans l'atmosphère des cimetières à la Toussaint parce que j'y retrouve l'attache qui nous relie à ceux qui nous ont précédés. De fait, les religions révélées ne répondent pas aux vraies interrogations. Celle par exemple qui taraude souvent les enfants : « Où étais-je avant d'être au monde » ? On apprend à ne pas considérer cette question comme légitime au contraire de celle du destin post mortem mais à se signifier comme le même, comme le point de départ du monde. C'est vrai d'une certaine façon : le monde n'existe pour chacun de nous que par rapport à soi. Mais dans l'animisme, par exemple, on trouve l'idée que quelque chose préexiste à notre être au monde, dont nous dépendons dans une grande chaîne ininterrompue qui unit l'être humain et le cosmos et que l'on s'inscrit dans une lignée, celle des ancêtres.

**Vous écrivez avoir « salué le hogon [prêtre du culte du Lébé au Mali, ndlr] des Dogons » devant sa case aux crânes d'animaux. La fréquentation de ces civilisations a-t-elle changé votre vision du sacré ?**

J'ai surtout été impressionnée par la dignité remarquable qui se dégageait de ce personnage muet, drapé dans son boubou. Il me faisait pénétrer davantage dans le monde de la conviction et de la dignité que dans celui du sacré. Dans sa simplicité laconique, le hogon incarnait une sorte d'évidence, celle de faire partie d'un monde où le surnaturel venait s'inscrire naturellement. Et puis, les animistes ne sont pas prosélytes. Ils posent les bonnes questions et apportent des réponses qui me conviennent, notamment celle concernant notre venue au monde, dont je parlais précédemment. S'il existe, dans l'animisme également, un démiurge au-delà de tout, il n'intervient pas dans la vie des individus car il ne revêt jamais la figure exclusive qui prévaut dans les monothéismes. L'animisme concilie les différentes modalités de l'être et de la nature : il établit le lien entre les humains et le cosmos, le passage entre les mondes.

**Cette manière animiste « de concevoir le monde et de l'organiser », selon la formule de l'anthropologue Philippe Descola, fait donc sens pour vous ?**

Oui, je me vois très bien rendant un culte aux ancêtres ! Il est certain que je n'ai jamais ressenti le besoin de me rassurer sous une bannière religieuse aux visées eschatologiques, mais pour autant, j'adhère au sacré, à ma manière : ce n'est pas devant la représentation mentale de la divinité que j'éprouverais cette dimension-là, mais plutôt face à un tableau, du Greco par exemple, c'est-à-dire devant une représentation faite par la main de l'homme, ou encore lorsque je suis confrontée à la pleine beauté de la nature. Je crois qu'il peut y avoir pour chacun de nous des moments de saisissement, de trouble, devant l'expression pure de la vie, une « révélation » devant ce mystère extraordinaire d'être en vie. Quand, près de la petite église de Baugy en Brionnais, je m'étendais dans un champ de pâquerettes et que je regardais le ciel, il me semblait sentir le mouvement de la terre en train de tourner. Pour certains, cela relèverait d'un sentiment océanique, quasi mystique. Pour ma part, c'est la sensation intense de n'être rien et tout en même temps. Une empathie avec le vivant et la capacité de faire corps avec le réel. Une manière d'extase devant le flux de la vie.